THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE,

Présentée et soutenue le 12 *août* 1843,

Par HIPPOLYTE-JOSEPH MIVELLE,

né à Froidefontaine (Jura).

I. — Des indications thérapeutiques fournies par l'appréciation des causes.
II. — Exposer le traitement qu'il convient d'employer après la cystotomie.
III. — Des anastomoses que présentent entre elles les trois branches du tronc cœliaque.
IV. — Déterminer les conditions de l'équilibre stable dans un corps flottant hétérogène. Application à l'immersion du corps de l'homme dans l'eau.

Les difficultez et l'obscurité ne s'aperçoivent en chacune science que par ceux qui y ont entré... Moy y trouve une profondeur et vérité si infinie, que mon apprentissage n'a d'autres fruicts que de me faire sentir combien il me reste à apprendre.

(Mich. MONTAIGNE, liv. 3, chap. 13.)

(Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.)

PARIS.

RIGNOUX, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
rue Monsieur-le-Prince, 29 *bis*.

1843

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, DOYEN.	MM.
Anatomie	BRESCHET.
Physiologie	PIERRE BÉRARD, Président.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacie et chimie organique	DUMAS.
Hygiène	ROYER-COLLARD.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, Examinateur. GERDY aîné.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. PIORRY.
Anatomie pathologique	CRUVEILHIER.
Pathologie et thérapeutique générales	ANDRAL.
Opérations et appareils	BLANDIN.
Thérapeutique et matière médicale	TROUSSEAU.
Médecine légale	ADELON.
Accouchements, maladies des femmes en couches et des enfants nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. CHOMEL. BOUILLAUD. ROSTAN.
Clinique chirurgicale	ROUX. J. CLOQUET. VELPEAU. AUGUSTE BÉRARD.
Clinique d'accouchements	P. DUBOIS.

Agrégés en exercice.

MM. BARTH, Examinateur.	MM. LENOIR.
BAUDRIMONT.	MAISSIAT.
CAZENAVE.	MALGAIGNE.
CHASSAIGNAC.	MARTINS.
DENONVILLIERS.	MIALHE.
J. V. GERDY, Examinateur.	MONNERET.
GOURAUD.	NÉLATON.
HUGUIER.	NONAT.
LARREY.	SESTIER.
LEGROUX.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE.

Dévouement.

A MA MÈRE.

O vous, qui avez supporté avec tant de courage et de résignation de si longues et si cruelles douleurs, puisse la terre vous être légère, et ce faible témoignage de piété filiale vous rendre votre dernière demeure moins triste. Quand finiront mes regrets, ma bonne mère, je serai près de vous.

H.-J. MIVELLE.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/thesepourledocto0008vari_u1t7

QUESTIONS

SUR

DIVERSES BRANCHES DES SCIENCES MÉDICALES.

I.

Des indications thérapeutiques fournies par l'appréciation des causes.

> Ille solus morbum curavit, qui ejus causas cognovit; noscere enim causam morbi est arcanum.
>
> (Haller.)

Avant de commencer, je dois dire comment je crois devoir traiter la question qui m'est échue par le sort. Pour la résoudre, il se présente tout d'abord deux manières différentes. La première consisterait à examiner successivement chaque genre de maladie, et même chaque maladie en particulier, pour étudier les diverses causes qui peuvent concourir à son développement, et, par cette étude, faire ressortir toutes les modifications que la connaissance des diverses causes d'une affection peut apporter dans les indications thérapeutiques. Cette marche serait bien propre à montrer toute l'importance de la connaissance des causes dans les indications thérapeutiques, ayant continuellement sous les yeux des traitements différents, et même quelquefois les plus opposés, mis en usage pour combattre, guérir des affections

en tout semblables quant au siége, aux lésions anatomiques et aux symptômes, mais qui seulement se sont développées sous l'influence de causes différentes. Mais cette question, traitée de cette manière, serait beaucoup trop vaste pour le sujet d'une thèse ; on serait aussi obligé à quelques répétitions, devant sans cesse parler de beaucoup de causes qui sont communes à un grand nombre de maladies; et, d'un autre côté, elle demanderait, pour être traitée convenablement, non une personne qui n'en est encore qu'à sa première épreuve, et qui, ayant conscience de sa faiblesse, n'ose s'abandonner à elle-même qu'avec la plus grande crainte, mais un homme de talent, sûr de lui-même, dont les longues et profondes méditations et son expérience lui auraient dévoilé ce que l'étiologie, cette branche de la médecine si peu avancée, et qui ne se compose encore presque que de faits incertains et douteux, la pathologie et la thérapeutique, ont de plus épineux et de plus caché.

L'autre manière, moins longue, est de rechercher d'une manière générale, et sans les considérer dans chaque maladie en particulier, les causes morbifiques, de faire voir leur influence dans le développement des maladies, et de montrer les modifications que leur connaissance fait subir aux indications thérapeutiques et au traitement à mettre en usage. C'est cette dernière manière de voir que je crois devoir adopter dans l'étude de ma question, et, du reste, cette marche semble déjà m'avoir été indiquée par ces mots de la question : *par l'appréciation des causes*. En traitant ainsi ma question, je m'abstiendrai le plus que je pourrai de parler de l'action des causes et de leur manière d'agir, ne pouvant que répéter ce qui est écrit partout, ou faire voir les idées les plus contradictoires qui ont été émises par la plupart des auteurs sur les causes et leur mode d'action. Je supposerai toutes ces circonstances connues; je n'en parlerai qu'autant qu'elles me paraîtront nécessaires pour faire ressortir l'objet de ma question. Comme application, et pour confirmer ce qui aura été dit, j'aurais bien désiré citer à la fin quelques maladies, et examiner, suivant les causes, les ifférentes indications qu'elles présentent; mais le temps et l'espace ne

me le permettront pas, et je serai privé de ce moyen pour faire voir combien les causes doivent fixer l'attention du médecin dans le choix du traitement d'une maladie.

Des causes, et de leur division.

Les causes, si on donne à ce mot le sens le plus large, si l'on entend par là tout ce qui peut, d'une manière éloignée ou prochaine, produire des maladies, ou concourir à leur développement, sont réellement incalculables, et leur étude serait immense. On en trouve partout, comme disent tous les auteurs, en nous et autour de nous; tout ce qui existe peut devenir cause de maladies. On n'en sera pas surpris, si on réfléchit que l'homme, comme tous les autres êtres vivants, est un ensemble d'organes en action, se tenant les uns et les autres sous une mutuelle dépendance : aucune de ces parties organisées n'a une existence à part, celle-ci fournissant à celle-là ce qui lui est nécessaire, pendant qu'elle-même reçoit ce qui lui manque; l'une s'affectant d'une manière agréable ou pénible, réagit dans sa sphère d'action sur les autres, et ressent en même temps l'état particulier dans lequel ces dernières se trouvent. « Le trouble partiel et limité, lit-on dans le Dictionnaire en 25 vol., retentit puissamment sur le tout; l'harmonie est telle, que non-seulement une lésion traumatique est capable de compromettre l'ensemble, mais que même l'exercice physiologique exagéré d'un rouage, s'il est important, rompt l'équilibre et menace l'économie entière. Combien de santés minées sourdement, puis brisées tout à coup par l'action immodérée du cœur ou du cerveau! » On comprend maintenant que l'harmonie et le concours d'action au même but, nécessaires à l'entretien de la santé, soient si souvent troublés au milieu de cette action et de cette réaction continuelle de l'organisme. On voit combien de fois la vie, qui n'est point due, comme quelques philosophes le prétendent, à un principe vital, ou à tout autre être non moins abstrait enfanté par l'imagination poétique de quelques hommes, mais qui est le résultat, l'expression de l'organisme qui n'agit qu'en

vertu de son organisation particulière, doit être menacée et compromise; combien de fois nous devons être l'ennemi de nous-même, et être nous-même la cause de nos propres maux!

Si l'organisme est souvent, par ses propres actes, le seul auteur de l'état maladif dans lequel il se trouve, non moins souvent, et même nous dirions bien plus souvent, si nous pouvions connaître toutes les influences du monde extérieur sur notre être, il faut en chercher l'origine (nous n'entendons pas parler des causes prochaines qui ne peuvent exister que dans l'organisme) dans le monde physique, dans tout ce qui nous environne, et jusque dans le ciel. Comment pourrait-il en être autrement ? les êtres organisés ne peuvent se soustraire au monde, auquel ils sont étroitement liés, et par leur organisation même, ils ne peuvent exister sans lui. Non-seulement ils y puisent les deux éléments indispensables de leur existence, l'oxygène de l'air et l'aliment, mais ils ont encore besoin du poids de l'air, de la chaleur et de plusieurs autres circonstances générales. Avec ce rapport continuel et nécessaire, comment l'homme pourrait-il ne pas ressentir les impressions et l'influence du monde qui agit sur lui de toutes les manières ? Il a une action puissante il est vrai, sur tout ce qui l'entoure, il peut le modifier profondément, changer, diminuer son influence; mais aussi il se trouve à son tour dominé par le monde extérieur, qui, quoi qu'on fasse, ne perd jamais entièrement ses droits. Par conséquent, ici encore communauté d'action et de réaction entre l'homme et le reste de la nature. Tout ceci est trop évident pour être contesté par quelqu'un; on ne contestera pas davantage que l'influence de cette même nature si puissante, et de chaque objet en particulier, sur l'organisme, souvent salutaire, ce qu'on ne peut nier, ne soit aussi capable, ou par elle-même, ou par son intensité, ou par le temps pendant lequel il s'y est trouvé exposé, d'y faire naître le trouble et le désordre, qui ne seront que la conséquence de la modification qu'elle lui aura fait subir, et, par conséquent, qu'elle ne puisse devenir la cause de quelques maladies. Ainsi, les causes des maladies venant du dehors

sont infinies, puisque tout ce qui nous environne peut devenir, dans des cas donnés, des sources de maladie.

Les circonstances pouvant donner lieu à des maladies étant si nombreuses, si variables, si diverses, comme nous venons de le voir, ne peuvent être étudiées, sous le rapport qui nous occupe, sans un certain ordre, et si on ne les réunit, et si on ne les divise en même temps par classe; si on ne les groupe d'après certaines analogies ou certaines différences qu'elles présentent entre elles. Sans cette marche, on ne pourrait que s'égarer à chaque pas, et ne jamais arriver à son but; pour sortir de ce labyrinthe, on est obligé de prendre un fil conducteur. Nous ne passerons point en revue les différentes divisions qu'on a données des causes, et encore moins essayerons-nous de faire voir en quoi elles sont toutes plus ou moins défectueuses; tout ceci nous importe peu pour notre sujet : l'essentiel, c'est que nous puissions toutes les examiner, au moins d'une manière générale. Sans doute, ma tâche serait plus facile si nous avions une bonne classification; mais comme je n'en connais pas qui puisse m'offrir un grand avantage, je crois devoir choisir celle qui est la plus connue, celle que l'on a essayé d'établir sur le mode d'action de chacune des causes. C'est celle qui me semble devoir se prêter le mieux à l'étude de mon sujet; car comment pourrait-on juger de l'influence des causes dans le traitement des maladies, si on ignorait comment elles agissent? Ainsi, nous examinerons successivement, sans attacher aucune importance à l'ordre que nous allons suivre, et en même temps nous parlerons des données qu'elles peuvent fournir pour le choix du traitement à employer, des causes prédisposantes, déterminantes, occasionnelles, et des causes prochaines. C'est même par celles-ci, que je ne crois pas devoir passer sous silence, que je commencerai, comme offrant des caractères particuliers, et comme n'ayant aucune analogie avec les autres causes.

Des causes prochaines.

On entend par cause prochaine cette disposition organique particu-

lière qui produit et fait la maladie ce qu'elle est ; sa forme, ses caractères, sa nature, dépendent de cette cause : sans cause prochaine, pas de maladie, comme celle-ci ne peut exister sans celle-là. La maladie n'est point un être à part, ou la lésion d'un principe, d'une puissance vitale, d'un être immatériel portant le trouble et le désordre dans l'économie, ou bien encore, toujours selon quelques vitalistes, une lutte de forces non moins problématiques et tout aussi peu probables contre les lois physiques, mais bien l'effet nécessaire d'une modification organique anormale C'est cette modification particulière que l'on a appelée *cause prochaine, cause essentielle, condition première de la maladie, cause continente,* etc. Cette cause et la maladie sont nécessairement et étroitement liées l'une à l'autre, et sont entre elles comme l'ombre est au corps. Le mot *cause* a ici le sens rigoureux qu'on y attache dans les sciences qui ont pour objet les êtres inorganiques; la présence de la cause prochaine, sa durée plus ou moins longue, ses variétés, sa diminution, son absence, déterminent celles de la maladie; et ici l'axiome *causa sublata, effectus tollitur,* est tout aussi vrai en médecine qu'en physique. C'est aussi l'idée que l'on trouve exprimée dans le Dictionnaire en 60 vol. On y lit : « Sa présence (de la cause prochaine) engendre, perpétue la maladie ; son absence la fait disparaître. »

Maintenant, est-il nécessaire de dire quelle est son importance et les indications qu'elle est capable de nous fournir? Tout est, comme on vient de le voir, dans la cause prochaine : c'est elle seule que tout médecin doit avoir en vue de combattre et d'anéantir dans le traitement d'une maladie, et sa connaissance ne pourrait manquer de nous donner les seules et véritables indications à remplir. Aussi, c'est ce qu'ont bien compris les médecins de tous les temps. Un grand nombre d'entre eux se sont efforcés de la découvrir et de la faire connaître; quelques-uns ont cru que leurs efforts avaient été couronnés de succès, et nous ont donné des théories sur les causes prochaines des maladies, toutes plus belles et plus prétentieuses les unes que les autres, mais aussi, on peut le dire, toutes également fausses, et mon-

trant partout qu'elles ne sont basées que sur des hypothèses, sur des conceptions hardies de quelques hommes qui ne peuvent se contenter de ce qui existe, et ne craignent pas de faire plier les faits au caprice de leur imagination, ou sur des faits isolés, incomplets ou mal observés, et que l'on a voulu systématiser. En voudrait-on la preuve? il n'y a qu'à citer quelques-unes de ces doctrines. Pour Alcmæon, la maladie consistait dans le désordre des forces; pour Platon, dans celui des éléments qu'il avait admis; Asclépiade trouvait la cause de toutes les maladies dans ses corpuscules ou atomes indivisibles trop resserrés ou trop espacés; Érasistrate la voyait dans les fluides trop aqueux ou trop visqueux; Boerhaave, dans la stagnation des humeurs produites par la déformation de leurs molécules; Paracelse, Sylvius, dans une réaction des sels; pour Stahl, il faisait tout consister dans l'âme; Van Helmont avait aussi son archée ou esprit recteur. Que penser aussi de la tonicité et de l'atonie d'Hoffmann, du spasme de Cullen, du strictum et du laxum de Brouw? Ritter rapportait toutes les maladies à une altération galvanique; Baumes, à un changement dans les proportions du calorique, de l'oxygène, de l'hydrogène, de l'azote et du phosphore; Barthez ne voyait dans les maladies qu'une lésion de son principe vital ou de ses éléments; Broussais rapportait tout à l'irritation; l'école italienne, à un excès ou à un défaut de stimulation dépendant d'un état général. Je ne m'arrêterai pas davantage à tous ces systèmes : cette énumération rapide et fort incomplète est bien suffisante pour montrer que tous ceux qui ont voulu connaître les causes prochaines se sont égarés, et n'ont trouvé que l'erreur. Est-ce parce qu'ils ont voulu accorder trop de confiance aux conceptions de leur intelligence, ou généraliser des faits particuliers et être trop exclusifs, ou enfin parce que les causes prochaines sont inaccessibles à nos recherches? C'est ce que nous allons tâcher d'examiner. Qu'on nous pardonne cette petite digression, qui n'est pas, à proprement parler, de notre sujet.

Sans doute, la science fera chaque jour de nouveaux progrès, et, à mesure que nos moyens d'investigation s'accroîtront et se perfec-

tionneront, nous découvrirons dans l'organisme des changements, des modifications que nous n'y avons pas encore observés jusqu'à ce jour : les maladies que l'on regardait comme essentielles, c'est-à-dire sans altération de structure dans les organes, diminueront de plus en plus, et les conditions sous l'influence desquelles se développent les maladies seront chaque jour mieux connues. Quelques-unes de ces découvertes seront de la plus grande utilité pour le traitement des maladies; d'autres pourront n'avoir aucune influence heureuse sur la thérapeutique tant que nous n'aurons pas pu saisir quelque autre inconnue. En effet, qu'avons-nous gagné de savoir que, dans la fièvre typhoïde, les glandes de Peyer sont affectées, ulcérées? en sommes-nous plus instruits sur sa cause prochaine et sur son traitement? Que ceux qui se glorifient de connaître la condition essentielle du développement de cette fièvre ne le disent pas trop haut, ou qu'ils nous apprennent quelle est la modification, quelle est l'altération qui fait que ces glandes se tuméfient, rougissent et s'ulcèrent. Et pour le traitement, qu'en est-il résulté d'heureux? Évidemment, pas grand'chose; je n'en veux pour preuve que la diversité des traitements employés et les succès douteux de chacun d'eux. Les anciens n'employaient-ils pas déjà les mêmes traitements que nous? Qu'on n'aille pas croire que je veuille dire que c'est une découverte inutile; bien loin de là, et je suis tout le premier à rendre hommage aux hommes qui nous ont fait connaître cette altération des glandes intestinales. Si maintenant sa connaissance n'a pas un but évidemment pratique, elle peut nous servir d'échelon pour atteindre d'autres inconnues, et arriver ainsi, par son moyen, à une connaissance plus approfondie de cette maladie, qui pourra avoir la plus grande influence pratique.

Sans doute, avec les moyens d'investigation que nous possédons aujourd'hui, avec l'impulsion donnée à la médecine, avec l'esprit d'observation exacte qu'on apporte à son étude, on ne peut douter qu'on ne parvienne à connaître des choses qui sont restées cachées et inconnues jusqu'à ce jour. Et qui pourrait dire où s'arrêtera le progrès? Cependant, ne nous faisons point illusion, et ne tâchons pas de péné-

trer l'action intime des êtres organisés : nous ne pourrons jamais y parvenir; nous n'avons aucun moyen d'investigation à l'aide duquel on puisse explorer et connaître l'état, le changement, la structure et l'action moléculaire de nos tissus; nous ne pouvons que les soupçonner par induction et par l'observation attentive de tout ce qui se passe avant et après ces changements intimes qui se révèlent à nous par des phénomènes plus ou moins appréciables, et connaître les conditions de leur développement. Il est vrai que nous aurions le dernier mot de la médecine si nous pouvions connaître les causes prochaines des maladies, si nous pouvions juger de leurs variétés et de leur intensité, et si nous avions en même temps en notre pouvoir des moyens capables de les attaquer efficacement et de les faire disparaître en ramenant l'organisme à son état normal.

Mais, de ce que nous ne pouvons connaître ces modifications premières, devons-nous désespérer de faire réellement de la médecine, et de combattre victorieusement les maladies si communes à l'espèce humaine? Nullement. On ne peut, il est vrai, pour combattre une maladie, choisir des moyens *a priori*, et dire de prime abord, et par le raisonnement (comme le veulent ceux qui prétendent ne faire que de la médecine rationnelle), ce qui est capable de détruire cette disposition vicieuse, ou de favoriser l'organisme à revenir à son état normal; mais nous avons l'observation et l'expérience pour nous l'apprendre : une fois qu'elles ont prononcé, nous n'avons plus qu'à nous assurer des moyens propres à nous faire reconnaître les états différents ou identiques de l'organisme pour être sûr du résultat, et on sait les moyens qu'on emploie pour cet objet : par exemple, nous guérissons la fièvre intermittente presque quand nous voulons, nous en suspendons les accès au jour et à l'heure que nous désirons; et pourtant nous ne connaissons nullement la modification intime qui la produit ni le mode d'action du remède; mais l'expérience a parlé, et tout est dit pour l'efficacité du traitement, bien que nous ignorions le pourquoi. Parce que nous ne connaissons pas la cause essentielle de la syphilis, la guérissons-nous moins bien et moins sûrement? D'un autre

côté, ces modifications premières ne sont que des effets des causes éloignées (c'est ainsi que dans la nature tout se tient, tout s'enchaîne; ce qui est une cause efficiente pour un phénomène n'est qu'un effet par rapport à d'autres, et que tout est relatif) : en éloignant, en combattant ces mêmes causes, je ne dirai pas qu'on éloigne, qu'on combat les modifications auxquelles elles ont donné lieu, car elles agissent sur un corps organisé qui peut modifier, changer, accroître leurs effets, et qui est, en un mot, susceptible de réaction; mais au moins on enlève, on combat ce qui ne pourrait manquer de les entretenir et même de les accroître, et très-souvent on en retire les plus grands avantages. C'est ce que nous allons voir en examinant ces causes, ces conditions éloignées des maladies, et en tâchant de montrer toutes les indications thérapeutiques qui ressortent de leur connaissance.

Des causes prédisposantes.

On appelle causes prédisposantes celles qui agissent lentement et par degré insensible, et qui impriment peu à peu à l'économie une modification, une manière d'être qui la rend apte à contracter telle ou telle maladie. Leur action est presque toujours obscure et souvent contestable, mais elle n'en est pas moins constante; car, l'organisme étant sans cesse sous leur influence, elles agissent, sinon avec énergie, au moins d'une manière soutenue et permanente, qui fait qu'elles ne manquent presque jamais de lui imprimer quelques modifications particulières, suivant la nature et le mode d'action de chacune de ces causes. Il ne faudrait pas croire qu'elles ne puissent jamais produire des maladies, comme on semble le dire, car elles peuvent quelquefois, sans le concours d'aucune autre circonstance, en développer, soit en raison de leur intensité, soit en raison du long temps pendant lequel l'organisme a été sous leur influence. Ce qui les distingue surtout, c'est leur action lente et prolongée, caractère que les autres ordres de causes ne présentent pas.

Je n'entrerai pas dans l'examen de tous les agents morbifiques de cette classe; je m'abstiendrai aussi, le plus que je pourrai, de parler de leur action : ce serait pourtant bien la meilleure manière de faire sentir toute l'influence qu'elles peuvent avoir en thérapeutique; mais mon genre de travail ne me le permet pas. Je vais tâcher d'examiner, de la manière la plus générale que je pourrai, les indications thérapeutiques que leur étude présente.

On les a divisées en causes prédisposantes générales, et en causes prédisposantes particulières.

Des causes prédisposantes générales.— Ce sont celles qui étendent à la fois leur action sur un nombre plus ou moins considérable d'individus, telles que l'atmosphère considérée sous le rapport de sa température, de ses variations, de son agitation, de sa pression, et de son état hygrométrique, la lumière, le fluide électrique, la lune, les climats, les localités, les habitations des villes, les aliments dont tout le monde se sert, tels que le pain, les fruits, les boissons, etc., les institutions sociales politiques, religieuses, etc.

L'étude de toutes ces causes serait d'une haute importance, comme on le voit, les peuples, les sociétés, ne pouvant exister sans être continuellement en butte à leur influence. Cabanis leur accordait une si grande puissance, qu'il n'a pas craint de leur rapporter toutes les différences qu'on remarque entre les hommes, leur constitution et leurs tempéraments. Sans aller aussi loin, on ne peut nier qu'elles n'aient une très-grande part dans les modifications qui surviennent dans l'organisme, et la connaissance approfondie de leurs influences ne pourrait manquer de nous mener à la solution d'une foule de problèmes d'un haut intérêt pour l'humanité. Mais cette étude appartient surtout à l'hygiène, comme, du reste, celle de toutes les autres causes prédisposantes, et je ne dois pas m'y arrêter.

La connaissance de ces causes n'est pas non plus sans intérêt dans le choix des moyens thérapeutiques. On doit chercher avec soin comment et dans quelle proportion telle ou telle circonstance a pu con

courir au développement de la maladie que le médecin est appelé à soigner : c'est avec cette connaissance qu'il pourra bien plus sûrement diriger le traitement, et choisir les moyens les plus efficaces pour amener la guérison du malade. Par exemple, qu'on emploie le fer, l'iode, le charbon, l'huile de foie de morue, les amers, les toniques, le quinquina, les vins généreux, chez un scrofuleux, tout cela sera sans résultat si le malade ne change d'habitation, de manière de vivre, si on ne lui fait prendre de l'exercice, jouir de la lumière, respirer un air pur, exempt de trop d'humidité, etc.

On le voit, la connaissance de ces causes est loin d'être sans importance; et si on doit rechercher avec soin les causes en général pour les reconnaître, c'est surtout vrai pour les causes prédisposantes, qui sont bien plus sujettes que les autres à échapper à un praticien peu attentif, par cela même qu'elles agissent lentement, et comme en silence. Je me bornerai à ce que je viens de dire de ces causes : comme elles offrent à peu près les mêmes indications thérapeutiques que les causes occasionnelles, tout ce que je dirai de ces dernières pourra s'entendre des causes prédisposantes générales.

Des causes prédisposantes individuelles.— Elles sont bien plus nombreuses que les précédentes, parce qu'il est une multitude de circonstances qui peuvent agir sur des individus isolés, et qui ne peuvent point être communes à un grand nombre, tandis que celles que nous venons de passer en revue sont en même temps des causes individuelles. Ce nombre considérable, et la part inégale qu'elles ont dans la production des maladies, les ont fait diviser en deux séries. Elles comprennent : la première, les diverses circonstances extérieures qui prédisposent plus ou moins activement au développement des maladies; la deuxième, un certain nombre de conditions propres à chaque individu.

1° *Des circonstances extérieures.* — Parmi ces causes, on range les vêtements, les corsets, les liens, le lit, les bains, la malpropreté, les

aliments, les boissons, les remèdes, l'exercice, la veille, le repos, le sommeil, la position du corps, les évacuations naturelles ou accidentelles, les sensations, les passions, les travaux d'esprit, etc. etc.

Ici je pourrais répéter tout ce que je viens de dire précédemment; et si je voulais parler de leurs indications thérapeutiques d'une manière générale, je ne pourrais rien dire qui ne sera dit à propos des causes occasionnelles. Ainsi, c'est au sujet de ces dernières qu'on trouvera, car elles sont à peu près les mêmes, les indications thérapeutiques que la connaissance de celles-ci peuvent fournir au médecin.

On sait quels moyens puissants les thérapeutistes trouvent dans les aliments, les boissons, le repos, l'exercice, la position du corps, les évacuations, etc.; mais je n'ai pas à m'en occuper sous ce point de vue, et je dois les passer sous silence comme agents thérapeutiques.

Je mentionnerai ici les remèdes comme causes prédisposantes, moins pour les indications que la connaissance de leur abus fournit, que pour montrer à ceux qui, assez nombreux, au moins dans le monde, considèrent les remèdes uniquement comme des moyens de conserver et de rétablir la santé, et qui seraient surpris de les voir rangés parmi les causes des maladies, que la place que nous leur avons accordée leur convient. Il est vrai que tout d'abord il semble drôle que ce que l'on emploie pour guérir rende en même temps malade; cependant il n'y a rien qui doive surprendre, si on pense que les choses les plus utiles à la vie sont souvent des causes de maladies, et les médicaments, si utiles dans l'état de maladie, ne font pas exception. Rien de plus vrai, que les remèdes que l'on nomme *de précaution,* loin d'affermir la santé, ont fréquemment un effet contraire. Les vomitifs répétés finissent souvent par amener la débilité ou l'inflammation de l'estomac, ou des troubles fonctionnels tenant à un état particulier. Il en est de même pour les purgatifs, et tout le monde sait aussi que l'usage intempestif d'un remède peut immédiatement développer une affection nouvelle ou exaspérer celles qui existent.

Il n'y a rien de bien important pour les indications thérapeutiques que peut fournir leur connaissance ; cependant, si on connaît le remède dont on a abusé, le temps pendant lequel on l'a employé, et le nombre de fois qu'il a été pris, on saura bien mieux juger de l'état de l'organisme, ses sympathies et ses répulsions, ce qui aura une action marquée ou non sur lui ; on sera bien plus certain si l'on doit employer un traitement énergique, ou si l'on doit s'en tenir à une médication presque expectante, en se contentant d'éloigner toute nouvelle cause d'exaspération ; et même quelquefois, par cette connaissance, nous saurons quel est le remède en particulier que l'on doit employer.

Je crois devoir aussi dire deux mots des sensations et des passions. On n'ignore pas toutes les maladies aussi variées que nombreuses qui peuvent se développer sous leur influence. Que pourrait-on contre toutes ces affections, si on ignore les causes qui leur ont donné naissance ? on aura beau recourir à tous les médicaments qui ont été préconisés contre ces affections, et même employer tous les agents de la matière médicale successivement et alternativement, on n'arrivera à en retirer aucun avantage, et même on devra s'estimer heureux si notre traitement n'est pas nuisible au malade. Seriez-vous le plus instruit des médecins, seriez-vous le plus médicastre du monde, vous ne ferez rien, si vous ne connaissez les causes de ces affections : elles seules peuvent vous donner les véritables indications thérapeutiques à remplir. Voyez ce jeune homme, éloigné de sa patrie, peu de temps avant florissant de santé ; aujourd'hui il est morne, abattu ; son teint décoloré, ses yeux cernés, son indifférence pour tout ce qui l'environne, annoncent que sa vie s'éteint peu à peu, et va bientôt l'abandonner malgré tout ce que vous pourrez faire : mais connaissez seulement la cause de cette consomption lente, parlez-lui de son pays, faites qu'il puisse y retourner, et vous rendrez, comme par enchantement, la vie à celui qui était à deux pas du tombeau. N'est ce pas avec raison que M. le professeur Rostan dit, dans son *Traité de diagnostic* : « Qu'auraient fait toutes les drogues de la pharmacie contre l'amour d'Antiochus ou de Perdiccas ? Fallait-il, pour les guérir, leur administrer des vomitifs

ou des exutoires, leur mettre force sangsues sur l'épigastre? Non, sans doute, le vrai remède, c'était Stratonice, c'était Philla. »

Avant de passer à la dernière série de causes prédisposantes, je ferai remarquer qu'on ne doit pas confondre les causes prédisposantes avec les prédispositions, comme cela a eu lieu quelquefois.

Les prédispositions ne sont que le résultat des premières : c'est une modification particulière de l'organisme qui est survenue sous l'influence des causes prédisposantes ; et comme ces modifications peuvent subsister, bien que l'individu soit soustrait, depuis un temps plus ou moins long, aux causes qui leur ont donné lieu, et qu'elles sont en même temps des causes puissantes de maladies, je ne crois pas pouvoir les passer sous silence. Je parlerai de quelques-unes d'entre elles, après avoir examiné les conditions organiques qui sont propres à chacun, avec lesquelles elles offrent la plus grande analogie ; car ces conditions propres à chacun sont elles-mêmes souvent le produit des causes prédisposantes, telles que les tempéraments, les constitutions, etc.

2° *Des causes prédisposantes propres à chacun.* — On donne ordinairement le nom d'*aptitudes* aux diverses conditions et aux diverses circonstances que l'on a rangées dans cette série, parce qu'elles permettent aux maladies de se développer plutôt qu'elles ne concourent d'une manière active à leur manifestation, et rendent aptes les individus à contracter telle ou telle maladie plutôt que telle autre.

Ces conditions propres à chacun sont, d'après les auteurs : l'origine ou l'hérédité, l'âge, le sexe, les tempéraments, les constitutions, l'habitude, les professions, la misère, l'aisance, les maladies, la convalescence.

De toutes les indications thérapeutiques que peut nous donner la connaissance des causes, celles qui nous sont fournies par l'appréciation des conditions générales propres à chaque individu, et des prédispositions innées ou acquises, sont, sans contredit, les plus importantes, et qui peuvent être du plus grand poids dans la détermi-

nation du traitement qu'il convient le mieux d'employer. On peut le dire, c'est, en général, dans l'examen attentif et consciencieux de ces prédispositions, que l'on peut trouver la base la plus solide pour une bonne thérapeutique; c'est sur elle que doit s'appuyer tout médecin jaloux de faire de la médecine rationnelle, comme on dit (c'est ici le cas ou jamais d'employer ce mot dans le traitement des maladies). Si j'avais besoin d'autorité pour appuyer ce que je viens de dire, je citerais M. le professeur Rostan : « Ce qui fait le véritable médecin, dit-il, dans le 3e vol., p. 211, de son *Traité de diagnostic*, c'est la connaissance de l'opportunité, c'est la connaissance de l'indication; c'est cette connaissance qui distingue le vrai médecin de tous les médicastres guérisseurs et polypharmaques. Rien de plus faux que de dire : tel moyen convient dans telle maladie, et par conséquent, rien de plus dangereux; on ne peut pas même dire que la saignée convient dans la pneumonie. » Qu'a voulu dire M. Rostan, si ce n'est qu'on doit faire la plus grande attention à l'état du sujet et aux conditions qu'il peut offrir ?

Si nous pouvions ici examiner avec soin toutes ces prédipositions, et que nous pussions voir toutes les modifications qu'elles apportent dans les caractères, l'intensité et la forme des phénomènes morbides, et, par conséquent, qu'elles doivent introduire dans le traitement, nous verrions que nous n'avons rien dit de trop sur les données qu'elles peuvent fournir aux thérapeutistes. Ne pouvant le faire, je vais cependant tâcher de passer rapidement en revue, si ce n'est toutes ces modifications particulières, au moins les principales, et j'essayerai de montrer quels avantages un médecin peut retirer de leur connaissance.

J'examinerai les indications thérapeutiques que leur étude présente, soit qu'elles aient concouru pour une part plus ou moins grande, soit qu'elles soient restées étrangères à la production de la maladie. Ce qui me fait agir ainsi, c'est que, d'une manière ou de l'autre, elles n'en sont pas moins des causes toujours présentes, ou tendant continuellement à modifier la maladie existante, à lui imprimer des caractères

qu'elle n'aurait pas chez un autre sujet en qui se trouveraient d'autres prédispositions ; ou bien pouvant d'un instant à l'autre amener quelques maladies nouvelles, si on ne prête la plus vive attention à chaque prédisposition de l'individu souffrant. Peut-être qu'en agissant ainsi je ne reste pas strictement dans le sens de ma question, qui est probablement que je dois seulement présenter les indications thérapeutiques que peut fournir l'examen des causes qui ont produit la maladie qu'on est appelé à guérir, sans avoir à parler à propos d'une affection, de toutes les causes permanentes, ou survenant accidentellement qui pourraient la modifier une fois produite. Mais pour les dispositions, je n'ai pas cru devoir séparer ces deux points de vue, et je viens d'en dire la raison, et aussi parce qu'il m'était impossible d'entrer dans assez de détails pour faire la différence qu'on doit apporter dans le traitement d'une affection, selon que la prédisposition a coopéré à sa manifestation, selon qu'elle n'est là que comme un élément dangereux, toujours prêt et tendant incessamment à imprimer des modifications à cette affection qui s'est développée sans son concours.

De l'hérédité. — Souvent nous sommes prédisposés en naissant, et par le fait même de notre origine, à contracter certaines maladies, dont nos parents se sont trouvés ou se trouvent atteints : c'est cette circonstance qu'on appelle hérédité. Il n'y a rien d'étonnant, comme quelques auteurs l'ont cru, dans cette prédisposition, et elle ne peut être considérée comme existant par elle-même ; elle tient sans doute à des conditions organiques spéciales, à un mode particulier d'organisation, que nous avons reçu de nos père et mère. Baillou disait : « On hérite des maux de ses parents comme on hérite de leur bien, et ce funeste héritage est transmis d'une manière plus sûre encore que l'autre. » Sans prendre à la lettre ce que dit Baillou, on ne peut s'empêcher de reconnaître ce triste privilége des parents, de transmettre leurs maladies à leurs descendants. On a proposé différents moyens pour affaiblir, pour détruire cette prédisposition héréditaire, par exemple, celui de croiser les races, et c'est sans doute pour cette raison que nos lois interdisent

le mariage à certains degrés de parenté. Certes, cette question est d'un haut intérêt, et mérite d'occuper les esprits les plus éminents; mais je reviens à mon sujet.

Les maladies auxquelles nous pouvons être prédisposés par l'organisation particulière que nous tenons de nos parents sont nombreuses et variées; les principales sont: le rachitis, les scrofules, l'épilepsie, le phthisie, l'aliénation mentale, la goutte, les hémorrhoïdes, l'apoplexie, etc.

Les indications thérapeutiques que cette prédisposition est capable de fournir sont assez restreintes, si on laisse de côté les services qu'elle peut rendre à la prophylaxie; cependant il ne faut pas croire qu'on doive la négliger. Le premier avantage qu'on retire de la connaissance de cette cause se trouve dans la possibilité d'établir un diagnostic plus certain au début même de certaines maladies, et de mieux juger tout ce que l'on peut avoir à craindre plus tard, et par conséquent de préciser mieux la nature des indications qu'il s'agit de remplir. Par exemple, si on sait qu'un homme est né de parents phthisiques, au moindre trouble des organes thoraciques, le praticien devra y porter toute son attention, et même les accidents qui paraîtraient trop légers pour demander l'emploi de quelque moyen chez les individus qui n'ont pas cette prédisposition, seront pour lui un motif de recourir aussitôt à l'usage d'un traitement approprié à la nature des lésions dont on est en droit de soupçonner l'existence.

Une seconde conséquence de l'appréciation raisonnée de cette cause morbifique, c'est la nécessité de combattre d'une manière plus vigoureuse et plus soutenue qu'on ne le ferait dans les cas ordinaires toutes les maladies qui se développent sous l'influence de cette prédisposition constitutionnelle, qui paraît si puissante, si nous en jugeons par les résultats visibles de son action.

Des âges. — Tout le monde sait qu'il est peu de maladies qui ne puissent se développer à tous les âges de la vie; mais aussi on ne sait pas moins qu'un bon nombre d'entre elles se manifestent plutôt pendant

une certaine époque de la vie que dans tout autre âge. C'est sous ce point de vue qu'on a rangé les âges parmi les causes prédisposantes des maladies; mais c'est par un abus de mots, car ce sont là des circonstances d'aptitudes, et non pas des circonstances de causalité. Quoi qu'il en soit, leur étude n'en présente pas moins d'intérêt.

On n'ignore pas que l'enfance, la jeunesse, l'âge adulte et la vieillesse se distinguent éminemment par des affections qui leur sont en quelque sorte particulières, au point que ces différents âges ont servi de base à une division des maladies.

L'âge influe non-seulement sur les productions des maladies, mais aussi sur leur forme et leur marche. Qu'on se rappelle avec quelle facilité toutes les maladies des enfants tendent à se présenter sous la forme convulsive, et avec quelle rapidité elles parcourent toutes leurs périodes; que celles des adultes se présentent ordinairement avec tous les caractères des fièvres inflammatoires intenses et qu'elles ont une tendance à marcher promptement à leur solution; on trouve, au contraire, la plupart du temps chez les vieillards des affections sous forme adynamique, sans symptômes de réaction, n'ayant aucune tendance à se terminer, et traversant lentement toutes leurs phases, pour arriver à une convalescence encore plus longue, ou se convertissant en d'autres maladies.

Avant de passer aux indications thérapeutiques qu'on peut tirer de leur connaissance, je dirai encore que si les âges sont des causes prédisposantes pour quelques maladies, ils offrent aussi des conditions, contraires et sont une garantie contre le développement de certaines autres maladies: ainsi, selon l'âge auquel on est parvenu, on se trouve plus ou moins assuré contre un certain nombre d'affections, telles que la teigne, les scrofules, le rachitis, les maladies de la peau, la fièvre typhoïde, les affections cérébrales, les maladies convulsives, l'apoplexie, etc.

Les indications thérapeutiques que la connaissance des prédispositions de chaque âge peut offrir au médecin ne sont pas moins nombreuses ni moins variées que les formes, la marche, et tous les ca-

ractères que ces prédispositions apportent dans les maladies qui s'observent dans chaque période de la vie.

Plus le sujet est jeune, et plus ses organes délicats et frêles réclament de précautions et de prudence : on doit alors s'en tenir à des moyens simples et hygiéniques. On ne peut, d'aucune manière, combattre avec des moyens un peu actifs les maladies à cet âge, sans courir risque de voir se briser cet organisme encore mal assuré et chancelant, pour ainsi dire, dans le jeu de ses fonctions. Mais à mesure qu'il se développe, que la vie s'affermit en lui, et que ses divers rouages deviennent plus résistants, l'on peut, durant les maladies, agir sur lui avec quelque vigueur et avec quelque hardiesse. D'ailleurs, les maladies présentent alors des symptômes plus violents, des réactions plus intenses, et les désordres qui se manifestent ne peuvent être détruits qu'à l'aide de médications en rapport avec la vigueur du sujet, et continuées ou réitérées selon le besoin.

C'est ainsi qu'à mesure que l'organisme s'accroît, et qu'il présente de plus en plus des conditions de vigueur et de force, on peut, ou plutôt on doit employer des traitements de plus en plus énergiques. C'est dans l'âge adulte, et c'est aussi à cet âge que l'individu jouit de son maximum de développement et de résistance, qu'il convient le mieux, et qu'il est même important d'employer les remèdes les plus actifs et les plus énergiques.

Dans la vieillesse, on doit surveiller avec soin l'état des organes ; il faut tenir compte de toutes les modifications que l'âge a introduites, et ne pas vouloir rendre aux parties malades un état normal qu'elles ont perdu depuis longtemps. Dans les moyens thérapeutiques que l'on emploie, on ne doit jamais perdre de vue l'état de faiblesse ou d'épuisement où se trouve le sujet, et suivant ces conditions agir d'une manière douce et peu énergique. A la fin de sa carrière, l'homme est peu susceptible de réaction, et aussi est moins prompt à remplacer les matériaux nutritifs dont on le prive : il est donc de la dernière importance de respecter ce qui lui reste de forces, et d'éviter de compromettre par une médication trop active le faible souffle de vie qui l'anime encore.

Pour compléter ce que j'avais à dire sur les âges, je ne crois pas pouvoir mieux faire que de citer le passage suivant du *Dictionnaire de médecine* en 25 vol., art. AGE, p. 579.

« On émétise, on saigne, on purge, en effet, tour à tour avec un égal succès dans le catarrhe pulmonaire, par exemple, suivant que cette maladie atteint un enfant, un adulte, ou bien un vieillard. L'âge seul rend alors cette différence de conduite également rationnelle. Il n'est presque aucun grand moyen de thérapeutique, notamment les saignées, les évacuants, les opiacées, les bains, les frictions, dont l'emploi méthodique ne soit subordonné à l'âge particulier des individus malades. C'est ainsi qu'on saigne fréquemment l'adulte, et que ce moyen est presque inusité dans la médecine des enfants; que l'on fait vomir fréquemment ceux-ci, et que l'on évite chez les vieillards l'influence de cette secousse sur le cerveau; que les expectorants chauds, utiles à cet usage, exaspèrent, irritent l'adolescent. » Après ce passage, je n'ai rien à ajouter.

Sexe. — En mettant de côté les maladies qui sont particulières aux organes génitaux de l'un et de l'autre sexe, on voit que l'homme et la femme peuvent être également atteints de la plupart des maladies: les fièvres, les phlegmasies, les névroses, les affections organiques, se développent indistinctement chez l'un ou chez l'autre. Malgré cette apparente égalité avec laquelle semble avoir été fait entre les deux le partage des maux qui affligent l'humanité, et cette possibilité de voir se développer dans l'un ou l'autre sexe presque toutes les maladies qui forment le triste apanage de l'être humain qui fait son entrée dans le monde, on ne peut pourtant s'empêcher de reconnaître (et personne, à ce que je crois, ne le conteste) que la femme est douée de plus de susceptibilité, de plus de sensibilité, et aussi est plus impressionnable, et par là plus sujette aux affections nerveuses de toutes sortes, que l'homme, qui, de son côté, est plus souvent atteint qu'elle d'affections phlegmasiques graves, et de toutes celles qui reconnais-

pour causes des violences extérieures, des chutes, ou l'intempérie des saisons, etc. La femme est aussi ordinairemens plus faible que l'homme, et d'une constitution plus délicate. Je ne veux pas ici rechercher si les différences qui existent entre l'homme et la femme dépendent moins du sexe que du genre de vie propre à chacun; si on porte son attention sur les habitants des campagnes, on ne sera peut-être pas éloigné de cette idée, que je ne fais que mentionner en passant. Qui pourra aussi méconnaître que les organes génitaux de la femme ne soient pour elle une prédisposition puissante à un grand nombre de maladies, surtout nerveuses, à cause des connexions étroites et des liens sympathiques nombreux qui existent entre l'utérus et les autres parties de l'économie, ce qui a fait dire: *Propter solum uterum mulier est quod est.* N'est-ce pas là une puissante raison contre l'idée exprimée plus haut, sur la cause de la différence qu'on remarque entre les deux sexes? Mais passons aux indications thérapeutiques que la connaissance de ces circonstances peut offrir pour le traitement des maladies.

Des particularités que nous venons d'exposer, et de ce qu'on trouve le plus ordinairement chez la femme une prédominance assez marquée de l'élément nerveux, n'en découle-t-il pas fréquemment la nécessité de diriger contre des maladies semblables, chez l'un et l'autre sexe, des moyens qui diffèrent, et par leur degré d'énergie, et même par leur mode d'action? L'époque où la menstruation commence à s'établir, celle où cet écoulement se montre chaque mois, le moment où cette importante fonction disparaît, le temps de la gestation, l'état qui suit l'accouchement, sont autant de conditions dont l'influence doit être pesée avec le plus grand soin, et dont l'appréciation est du plus haut intérêt pour la détermination des agents thérapeutiques qui peuvent le mieux convenir; et même on ne doit pas perdre de vue toutes ces circonstances quand il s'agit de la préférence à accorder à tel ou tel mode d'application de ces mêmes agents thérapeutiques. Qui ne connaît la gravité de la péritonite à la suite de couches, qui, dans toute autre circonstance, paraîtrait peu grave, et qui, en ce mo-

ment, ne prend que trop souvent une marche funeste, malgré le traitement le mieux dirigé? Et pour les congestions si communes aux femmes enceintes, ou pour une pneumonie, emploiera-t-on, comme à tout autre époque, ou comme on le ferait chez l'homme atteint de ces mêmes affections, les émissions sanguines générales ? n'aura-t-on pas plutôt recours, si cela est indispensable, aux antiphlogistiques peu énergiques, aux émissions sanguines locales, et même avec ménagement ?

Tempéraments. — Les tempéraments constitués par des disproportions humérales ou organiques se font sentir sur l'économie entière, et lui impriment une physionomie distincte, un cachet particulier qui frappe au premier aspect, soit qu'ils nous viennent de notre origine, soit qu'ils soient le résultat de circonstances extérieures agissant après la naissance. « Le tempérament, dit le *Dictionnaire pratique,* devient cause de maladies, parce que, disproportionnant en force et en énergie nos organes, il pousse à des excès les organes prédominants, et rend excès, pour les organes faibles, l'exercice le plus léger ; » et plus loin il dit encore : « Le tempérament est le premier pas vers la maladie. » En effet, si cette exagération est portée à un degré plus haut, il en résultera un état morbide ; et l'exercice ordinaire pour les organes de la plupart des hommes ne pourra être supporté par ces mêmes organes, qui se trouveront diminués de puissance chez l'homme jouissant d'un certain tempérament. Il est incontestable que les tempéraments sont des prédispositions à une foule de maladies qui ont une plus ou moins grande tendance à se développer dans chacun de ces tempéraments. Voyons les ressources que le médecin peut tirer de leur connaissance dans le choix qu'il doit faire des moyens thérapeutiques.

Dans le tempérament sanguin, les maladies revêtent de préférence le caractère inflammatoire, et le sang qui domine, lancé par un cœur volumineux, fournit plus qu'aucun autre élément d'abondants matériaux aux congestions ; et on voit aussi que chez lui le stimulus le plus léger ne peut jamais frapper les organes sans être immédiatement suivi de l'affluence sanguine la plus considérable. C'est ce qui fait, des

antiphlogistiques, des remèdes par excellence, le plus ordinairement, pour cet état de l'organisme; c'est ce qui fait aussi qu'il faut se hâter d'agir pour enlever cet élément dangereux d'inflammation, et qui rend plus préjudiciable que dans le tempérament suivant tout retard apporté au traitement.

Dans le tempérament lymphatique, on doit avoir une conduite presque opposée. Chez l'homme doué de ce tempérament, les actions sont lentes, les réactions difficiles, et les maladies ont la plus grande tendance à devenir chroniques. Plutôt que de chercher à diminuer, à entraver les forces et les réactions de cet organisme, mieux vaut en quelque sorte tâcher de les provoquer, et de les exciter par quelques remèdes appropriés. Mais ceci n'est point absolu ; je veux seulement dire par là qu'on doit prendre garde de pousser trop loin les débilitants, qui conviennent rarement. Les congestions sont plutôt blanches que rouges, lentes que vives, indolores que douloureuses: toutes ces raisons font que le tempérament lymphatique supporte moins bien les émissions sanguines que les excitants, les révulsifs, et requiert moins de promptitude dans l'emploi des moyens thérapeutiques.

Dans le tempérament nerveux, on a recours ordinairement aux opiacés et aux antispasmodiques, pour des motifs absolument analogues à ceux exposés plus haut. Ici, presque toutes les actions de l'économie retentissent douloureusement sur le système nerveux, les moindres impressions du dehors l'affectent d'une manière fâcheuse; et lui, à son tour, si on n'y prend garde, venant à réagir, peut déterminer les plus graves accidents : chaque jour on voit des impressions ou des l sions passer presque inaperçues, ou tout à fait légères pour la plupart des individus, être pour celui qui a un tempérament nerveux la source d'une foule d'accidents graves, si l'on n'a recours à des moyens appropriés. Les antiphlogistiques souvent ne peuvent convenir, les irritations étant rarement suivies de congestions, étant plus douloureuses qu'apparentes, et enfin affectant plus souvent le tissu nerveux que le tissu vasculaire. Les révulsifs se trouvent dans le

même cas, et peuvent même devenir très-souvent dangereux par eux-mêmes, à cause de leur action fâcheuse sur le système nerveux, par la douleur qu'ils occasionnent. S'il est nécessaire de recourir à quelques médicaments actifs, il ne faut le faire qu'avec précaution, car ils ont un effet beaucoup plus marqué chez les personnes de ce tempérament que chez ceux qui en ont un autre; et on peut quelquefois associer l'usage des moyens qui jouissent d'une influence directe sur le système nerveux, à celui des autres moyens ; et ainsi on arrive à faire tolérer ces derniers, et à obtenir l'effet qu'on attend.

Le tempérament bilieux, enfin, réunissant l'excitabilité à une certaine prédisposition aux congestions, on pourra faire pour lui avec avantage une combinaison de tous ces moyens. Les purgatifs et les vomitifs trouvent souvent leur application, ainsi que les tempérants et les délayants. J'en dirai autant pour les tempéraments qu'on appelle mixtes, les indications thérapeutiques qu'ils présentent ressortent à la fois des deux éléments dont ils se composent.

Des idiosyncrasies. — On trouve un certain nombre de sujets chez lesquels il existe une disposition organique particulière, différente pour chacun de ces individus, et tout à fait inappréciable *a priori*, en vertu de laquelle l'impression de divers agents extérieurs, l'exercice de quelques-unes des fonctions, donnent lieu à la production de phénomènes qui s'éloignent entièrement de ceux que, sous l'influence des mêmes causes, on voit apparaître chez la généralité des hommes. Cette circonstance établit une prédisposition assez rare, mais sans être pour cela moins réelle, à des maladies qui varient suivant la nature spéciale de cette disposition ou idiosyncrasie morbifique propre à chacun des sujets dont il s'agit.

C'est une disposition purement individuelle, et rien ne permet de la constater à l'avance; il est en même temps impossible de prévoir quel sera le traitement le plus avantageux. Si on peut avoir quelques soupçons de cet état, il faut agir avec circonspection, surveiller l'action des remèdes, qui, un jour ou l'autre, ne manqueront pas de

nous révéler cette disposition, qui ne peut être appréciée que par ses effets.

Il est important de signaler son existence, car elle peut forcer à modifier de fond en comble le traitement que l'on se proposait d'employer. On trouve dans les auteurs des exemples assez nombreux et remarquables d'idiosyncrasie : M. Orfila cite, dans sa *Toxicologie,* un exemple d'empoisonnement qui eut lieu contre tout ce que la science pouvait prévoir. Qui ne sait qu'il y a des personnes qui ne peuvent supporter la moindre quantité de mercure, et de quelque manière qu'il soit administré, sans être prises de divers accidents? et ces exemples ne sont pas très-rares. Ne cite-t-on pas aussi une jeune fille qui ne pouvait supporter l'odeur de violette sans éprouver des convulsions? Et même jusqu'au lait, qu'on a vu déterminer des accidents dans quelques organisations réellement inexplicables. Mais, pour tout cela, elles n'en méritent pas moins la plus grande attention de la part du médecin.

De l'habitude. — Que ce mot soit pris dans le sens de répétition, de faire ou supporter souvent le même acte, ou qu'il s'entende de la modification que cette répétition, cette fréquence du même acte a introduite dans l'organisme, dans l'un ou l'autre sens, cette cause ou cette prédisposition se trouve en partie traitée dans le courant de cette question, soit aux causes prédisposantes, soit aux prédispositions; aussi je ne ferai que mentionner sa puissance, et les dangers qu'il y a de l'interrompre. C'est surtout de cette manière qu'elle devient cause de maladies, bien que cependant, assez souvent, des maladies soient le résultat de mauvaises habitudes, et soient entretenues par elles. Sa puissance est telle, que Cabanis a dit qu'on ne pouvait passer subitement du plus mauvais régime à celui qui serait le plus sage et le meilleur, sans de graves inconvénients.

Les indications qu'on peut tirer de la connaissance des habitudes sont de supprimer petit à petit, puisqu'on ne peut le faire tout à coup sans danger, les mauvaises habitudes qui ont donné naissance à des mala-

dies, et qui sont une raison de l'augmentation de leurs phénomènes ou de la prolongation de leur longue durée ; entretenir ou rappeler celles qui, par leur suppression, auraient déterminé des accidents. On connaît tout ce qu'il y a à craindre quand on supprime un ancien cautère, un vieux ulcère atonique de la jambe, et les indications pressantes que fournit leur suppression ; on sait combien il est dangereux de changer les heures de ses repas, de son sommeil, etc. Pour montrer combien les habitudes doivent mériter l'attention du médecin, je me contenterai de citer quelques lignes du Dictionnaire en 60 vol. « Qu'y a-t-il de plus nécessaire que d'observer, dans le traitement des malades, ces diverses propensions du système organique, fortifiées, affaiblies, modifiées, par tant de coutumes? Rien n'est plus recommandé soit par la raison, soit par les préceptes d'Hippocrate et tous les grands médecins, que d'avoir toujours l'œil sur cette nature adventice, επικτητον φυσιν, qui fait de nous tout ce qu'elle veut. »

De la misère. — La misère, on ne peut le nier, est la source de bien des maux, et la mortalité est plus considérable dans la classe de la société qui s'y trouve en proie. C'est ce que prouvent les travaux de Villermé : il a trouvé, par la statistique qu'il a faite, que la mortalité était en raison inverse de l'aisance ; Benoiston de Châteauneuf est arrivé au même résultat.

Certes, ici l'indication est précise et formelle, il n'y manque que le moyen de la remplir. A qui demander ce remède ? Aux pharmaciens ? Ils ne vendent que des drogues, qui sont loin d'avoir une telle vertu, et ne connaissent pas ce qui pourrait être bon. Aux gouvernements ? Depuis qu'il en existe, on ne voit guère ce que les uns ou les autres ont fait ; le nôtre ne voudrait pas se distinguer sous ce rapport, et, malgré sa prospérité toujours croissante, comme il le dit, les misérables ne s'en aperçoivent guère, leur nombre est toujours le même, si même il n'augmente pas. Aux communistes ? aux phalanstériens ? aux fouriéristes ? Je crois qu'ils ne feraient guère mieux, sans compter l'impossibilité de mettre leur système en pratique. Aux économistes ? Je ne

sais ce qu'on doit en attendre. Mais abandonnons cette vaste question aux hommes compétents; et loin d'oser espérer une bonne et prochaine solution, restons persuadé que, quoi qu'on dise ou qu'on fasse, la misère affligera toujours une bonne partie de la société, et que le nombre des misérables et des malheureux sera toujours bien considérable... Qui sait si bientôt je ne serai pas moi-même malheureux, malgré ma bonne volonté à bien faire? Puisse cependant ne pas en être ainsi, et puisse aussi le nombre des malheureux diminuer de jour en jour! Si tous faisaient ce vœu, et mettaient leurs actions d'accord avec ce noble sentiment, je ne doute pas que la misère, cette lèpre de la société, ne diminuât, si elle ne disparaissait pas entièrement; que tout le monde fasse le même vœu, et il y aura bien des malheureux de sauvés, et moi, j'en connaîtrais bien un.

Des maladies. — Nous comprendrons ici, en les assimilant à des résultats de prédispositions particulières, toutes les maladies consécutives ou symptomatiques d'une autre maladie; nous y joignons aussi celles qui dépendent d'une véritable prédisposition due à l'existence antérieure ou actuelle d'une affection aiguë ou chronique. Telles sont les hydropisies par suite d'une lésion du cœur, du foie, ou de quelques autres viscères, soit d'une oblitération des veines, etc. etc.; les maladies qui se répètent dans un organe déjà envahi par elles à plusieurs reprises, comme les pneumonies, les indigestions, etc.; les paralysies qui dépendent d'une compression exercée sur les nerfs par un liquide épanché ou par une tumeur; les hémorrhagies qu'on observe dans certaines maladies avec diminution de la plasticité du sang; l'angine couenneuse, ainsi que quelques épidémies qui se manifestent surtout chez ceux qui sont affaiblis par une maladie déjà passée, ou qui existe encore, etc. etc.

Dans tous ces cas, les indications thérapeutiques sont bien plus faciles à saisir qu'à remplir. Les maladies secondaires, on le conçoit, ne peuvent être traitées avec succès qu'autant qu'il est possible de se rendre maître des affections primitives dont elles constituent seule-

ment des symptômes, et malheureusement le plus souvent ces affections primitives se trouvent au-dessus de toutes les ressources de l'art. Toutefois, il n'en faut pas moins diriger contre les accidents secondaires un traitement convenable, car ils peuvent quelquefois présenter par eux-mêmes une telle gravité, qu'ils peuvent entraîner la mort du malade; on en trouve des exemples dans l'hémoptysie occasionnée par une affection tuberculeuse, et dans les hémorrhagies reconnaissant pour cause une affection cancéreuse, dans l'ascite symptomatique d'une affection du cœur.

Quand les maladies primitives sont curables, c'est contre elles, comme étant la source de tous les accidents, qu'il faut diriger le traitement que l'on juge le plus capable d'en amener la guérison, et en même temps ne pas oublier les maladies secondaires, surtout si elles présentaient quelque gravité par elles-mêmes.

Enfin, si une maladie reconnaît pour cause une prédisposition particulière, imprimée à l'organe qui est malade par la même maladie qui l'a déjà envahi à plusieurs reprises, il faut examiner avec soin les caractères de malignité, ou de bénignité, ou de ténacité que cette prédisposition peut avoir donnés à la maladie, et modifier dans le même sens le traitement, et choisir les moyens thérapeutiques les plus capables d'atteindre ce but. On doit aussi entourer le malade de beaucoup de soins et de précautions pendant la convalescence, et, après la guérison, pour lui éviter de nouvelles rechutes, chercher à détruire la disposition organique par tous les moyens thérapeutiques ou hygiéniques dont nous pouvons disposer (au reste, c'est ce que l'on doit faire pour toute sorte de prédispositions).

Des vices de conformation.

Il est des vices de conformation qui entraînent une prédisposition évidente à un certain nombre de maladies. Ainsi, une conformation vicieuse du thorax prédispose aux maladies des organes contenus dans

cette cavité ; le développement extraordinaire de l'estomac prédispose à diverses affections du canal digestif; le peu de développement du canal de l'urèthre prédispose aux rétrécissements, etc.

Les vices de conformation peuvent porter : 1° sur le développement des organes considérés 1° dans leur volume qui est plus petit ou plus considérable, 2° dans leurs parties dont quelques-unes peuvent manquer ou ne pas être réunies ; 2° sur la structure des organes : exemple, tissu plus ou moins dense, etc.

Les vices de développement, en tant que source de prédisposition aux maladies, apportent assez rarement des modifications dans les indications thérapeutiques de ces dernières. Mais leur connaissance peut conduire à des résultats avantageux sous le rapport prophylactique : ainsi, une mauvaise conformation de l'articulation tibio-tarsienne prédispose aux entorses ; on y pourra remédier, en partie du moins, par l'usage des bas lacés.

Quant aux vices de structure des organes intérieurs, nous manquons, en général, des moyens propres à les faire apprécier comme il serait nécessaire qu'ils le fussent dans une foule de cas; et parvînt-on à les connaître, que nous aurions encore bien peu de prise sur eux par les moyens que nous possédons.

Des prédispositions acquises.

Elles peuvent nous venir de trois sources différentes : 1° de conditions organiques; 2° de conditions physiologiques ; 3° de conditions morbides.

1° Tous les systèmes de l'économie, comme les appareils et les organes eux-mêmes, sont susceptibles d'éprouver, sous l'influence soutenue de causes très-diverses, des modifications profondes dans leur constitution normale, modifications qui entraînent nécessairement la manifestation de nouvelles prédispositions morbifiques : ainsi les déceptions, les chagrins, font éprouver de grands changements au système nerveux; ainsi, des bandes longtemps employées comme moyens

de contention, des compressions continues, atrophient les organes soumis à leur action.

2° L'excès ou la diminution dans l'exercice des diverses fonctions organiques amène des modifications particulières qui prédisposent aux maladies. Tout excès d'action doit être considéré comme amenant une prédisposition morbifique. En effet, des preuves nombreuses peuvent être réunies à l'appui de cette proposition, les excès de travaux d'esprit, l'abus du coït, les organes digestifs soumis à une nourriture trop excitante, etc.

La diminution d'action organique n'est pas moins féconde en prédispositions pathogéniques : par exemple, il suffit que la transpiration cutanée devienne moins abondante pour qu'il en résulte bientôt une disposition particulière qui peut se manifester ensuite à la plus légère occasion, par le développement d'affections très-variées. Tout le monde sait combien ces effets sont et plus prompts et plus prononcés, lorsque, au lieu d'une simple diminution, il y a suppression totale d'une sueur habituelle générale ou partielle. Les accidents ne sont-ils pas encore plus graves et plus nombreux, quand des flux muqueux chroniques, des hémorrhagies habituelles (hémorrhoïdes, épistaxis), et, en particulier, l'écoulement menstruel, viennent à diminuer ou à se supprimer? Quelles perturbations profondes ne voit-on pas survenir dans l'économie de la femme, quand arrive l'époque où se suppriment les menstrues! La diminution d'action de l'œil détermine une excessive sensibilité, et le dispose à l'irritation, à l'inflammation, toutes les fois qu'il sera soumis à une lumière un peu vive, etc.

3° Prédispositions provenant de conditions morbides : il en a déjà été question. Voyons quelles sont les données que ces prédispositions sont capables de fournir au médecin pour le choix des moyens thérapeutiques dans le traitement des maladies.

D'importantes indications thérapeutiques se présentent par le fait de la prédominance exagérée d'un appareil ou même d'un seul organe. Ainsi, les grands mangeurs, chez lesquels l'appareil digestif présente une prédominance si marquée, ne peuvent être soumis à une diète aussi

sévère que la plupart des sujets; pour eux, l'ingestion d'une certaine quantité d'aliments peut devenir nécessaire même dans le traitement des maladies aiguës. Cette grande quantité d'aliments nécessaire à quelques individus peut être aussi l'effet de l'habitude, et je n'avais pas tort, en parlant de ce mot, de dire qu'il en serait encore question ailleurs. Je me rappellerai toujours un cas que M. Rostan nous citait un jour à sa leçon à l'hôpital de la Faculté. « Ayant à soigner, je ne me rappelle pas au juste si c'est une méningite ou une encéphalite grave, chez un homme accoutumé à boire chaque jour une quantité considérable de liqueurs alcooliques, je le soignai d'abord, dit-il, d'après les préceptes de l'art, je le mis à la diète, et j'employai une médication antiphlogistique et dérivative; mais, voyant qu'il allait de mal en pire, je me décidai, d'après les instances du malade, à lui faire donner une petite quantité de vin, et voyant, non sans en être un peu surpris, que l'effet produit était plutôt salutaire que nuisible, j'augmentai peu à peu, et j'en vins à lui permettre de boire jusqu'à 1 litre de vin par jour. Chose remarquable, comme il nous le disait alors, par cette médication incendiaire et si en opposition avec la maladie, le malade se rétablit parfaitement. » Voilà deux exemples qui prouvent assez combien un médecin doit faire attention aux habitudes et à la manière d'être des malades.

Les indications tirées des prédispositions venant de conditions physiologiques ne sont pas moindres. On sait combien les indications qui découlent de la connaissance de la diminution ou de la suppression d'une fonction sont précises et impérieuses, et on sait aussi avec quelle promptitude, lorsqu'on est assez heureux pour pouvoir les reconnaître et les remplir convenablement et à temps, on voit ordinairement les malades revenir à la santé. C'est près de ces prédispositions qu'on peut ranger la cicatrisation d'une ulcération, la cessation subite d'une affection quelconque, la rétrocession d'une éruption, de la goutte, etc.

Quoi qu'il en soit, que les prédispositions acquises dépendent de conditions anatomiques, physiologiques ou morbides, le praticien devra

toujours rechercher avec le plus grand soin quelle est leur origine, quelle est leur nature ; c'est dans cette connaissance exacte qu'il pourra puiser des indications thérapeutiques importantes pour le traitement des maladies, et pour le choix des moyens propres à combattre les prédispositions elles-mêmes qui ont présidé, en partie du moins, à leur développement. Comme preuve, un seul exemple : l'augmentation du volume du cœur provoquée par une vie très-active, par des impressions morales vives et répétées, conduira sûrement les individus à la mort, si les causes qui y prédisposent ne sont pas éloignées, et si la prédisposition n'est pas combattue à temps et d'une manière appropriée.

Ce serait parmi les prédispositions, sans doute, qu'on devrait ranger les constitutions médicales ; mais elles offrent un champ beaucoup trop vaste pour que je me hasarde d'y pénétrer ; je ferai seulement remarquer quelle importance y attachaient Sydenham, et après lui tous les bons praticiens. On sait combien change le traitement dans la même maladie, à des époques différentes, et selon le génie épidémique, comme le disait Sydenham, et combien peu on peut compter sur ce qu'on a lieu d'attendre d'une médication la mieux connue dans ses effets. Ainsi, on ne peut douter que les constitutions médicales ne puissent fournir des indications thérapeutiques des plus importantes, et comme elles sont inconnues en elles-mêmes, du moins jusqu'à ce jour, elles ne peuvent point faire voir tout d'abord en quoi consistent ces indications ; mais on doit s'efforcer de découvrir ces dernières par un tâtonnement prudent et l'expérience, comme le veut Sydenham.

Des liquides de l'économie. — Ce que nous avons dit des solides doit être appliqué également aux liquides de l'économie, et d'ailleurs, dans beaucoup de cas, je n'ai pas voulu dire que la prédisposition résultât d'une altération des solides plutôt que de celle des liquides ; pour cela, il faut attendre des recherches ultérieures. Les changements, quels qu'ils soient, que subit la composition de ces liquides, et celle du sang en particulier, doivent sans aucun doute devenir une source fé-

conde de prédispositions, et exercer une influence puissante sur le développement d'une foule de maladies.

Des causes déterminantes.

Les causes déterminantes, celles qui constamment, si l'on en excepte quelques conditions plus ou moins connues, produisent une même affection, ont presque toutes, soit en elles-mêmes, soit dans les maladies qu'elles déterminent, quelque chose de particulier; elles ont été divisées en causes déterminantes communes, et causes déterminantes spécifiques.

Des causes déterminantes communes. — Ce sont celles qui, ayant, comme toutes les causes déterminantes, une action directe et constante, engendrent des maladies que d'autres causes peuvent aussi produire; elles agissent presque toutes en vertu des lois physiques et chimiques au moyen desquelles on peut parfaitement s'expliquer leur action. Les causes spécifiques, au contraire, sont constamment, dans leur mode d'action, inaccessibles aux explications de ces deux sciences. Dans cette sous-division viennent se ranger toutes les violences, les causes traumatiques, la température très-chaude ou très-froide, les liens, les compressions portées à un haut degré, les gaz délétères, les caustiques solides ou liquides, et presque tous les poisons, etc.

Toutes ces causes, étant pour la plupart passagères dans leur action, et le plus souvent n'existant plus dès que l'on est appelé pour donner des soins à ceux qui ont éprouvé leur action, sont, en général, peu importantes à considérer pour la thérapeutique que l'on doit faire. Cependant, il ne faut pas croire qu'il en soit toujours ainsi : il est des cas dans lesquels les moyens les plus avantageux ne peuvent être employés par le médecin que quand il connaît la cause du mal. On sait quelles indications thérapeutiques formelles et puissantes ressortent ordinairement, dans les cas d'empoisonnement, de la connaissance

des agents toxiques, et combien on est sûr, avec leur connaissance, d'arrêter leur action délétère et de sauver le patient, si l'on arrive avant que l'économie n'ait été profondément atteinte. Sans doute, après avoir détruit le poison, il reste à guérir l'affection qu'il a déterminée; et il est alors d'un faible intérêt pour le choix des moyens propres à atteindre ce but, bien que, cependant, le traitement général est encore différent, selon la classe de poison, et même quelquefois selon les poisons auxquels on a eu recours. Ainsi, on peut dire que souvent il est de la dernière importance, dans les empoisonnements, de connaître les poisons qui ont été employés : si je voulais des exemples, ils ne manqueraient pas, je n'aurais qu'à citer les empoisonnements avec les préparations d'arsenic, de cuivre, d'antimoine, avec l'acide prussique, etc.

D'autres fois les causes seules peuvent nous faire soupçonner la gravité des lésions, et dans ces cas encore la connaissance des causes nous est indispensable pour nous faire employer un traitement approprié au genre de la lésion qui a été produite, et dont l'énergie sera proportionnée à la gravité du mal, pour nous faire voir tout ce qu'on doit craindre si on se tranquillise, si on ne fait qu'une médecine peu active ou expectante, s'en rapportant au peu de gravité que présentent les symptômes; ici encore je ne manquerais pas d'exemples. Souvent n'est-ce pas la hauteur d'une chute qui nous fait soupçonner la lésion de quelques viscères importants? Souvent le foie se trouve dans ce cas. Ne sont-ce pas aussi les violences, les chocs, les coups sur l'abdomen, sur la tête, qui nous font souvent soupçonner tout ce qu'il peut y avoir de grave? Et pour les plaies, si on ne sait pas que les corps vulnérants ont été imprégnés de quelque poison, ou plongés dans des parties du corps de quelques animaux en putréfaction ou morts de certaines maladies, ou enfin était un scalpel, les traitera-t-on convenablement, surtout au début, où l'on peut le plus facilement se rendre maître du mal?

Ce que nous pourrions encore dire de ces causes se trouvera dit à propos des causes occasionnelles.

Des causes spécifiques. — Elles ont pour caractère particulier de produire des maladies qu'elles seules peuvent engendrer, et d'être inconnues dans leur mode d'action.

On a coutume de les diviser en spécifiques simples ou non contagieuses et en contagieuses; mais comme cette division n'a pour but que la prophylaxie et les précautions qu'on doit prendre toutes les fois qu'un individu se trouve atteint d'une maladie contagieuse, je ne crois pas devoir la suivre pour le point de vue sous lequel j'ai à les examiner. En effet, peu importe que la maladie se communique ou non, son traitement n'en repose pas moins sur le caractère particulier de sa cause, ou, si on aime mieux, de sa nature.

Dans cette division, nous trouvons les émanations métalliques, celles du plomb et ses composés, quelques poisons, tels que le mercure, la strychnine et la brucine, les exhalaisons miasmatiques (provenant de matières végétales ou animales privées de vie, ou d'êtres vivants sains ou malades), les venins, les virus, tels que le virus syphilitique, variolique, scarlatineux, morbilleux.

Des indications importantes, précises et fondamentales, ressortent de la connaissance de ces causes. Je ne veux cependant pas dire qu'on ne doive pas faire attention à l'étendue des lésions, à la marche de la maladie, à l'énergie avec laquelle elle se développe, ou aux accidents qui peuvent survenir ou la compliquer. Certainement que la connaissance de toutes ces circonstances fournit des indications thérapeutiques, mais elles ne sont que secondaires et accessoires; les principales sont fournies par les causes spécifiques des maladies, soit que l'expérience nous ait instruits, et que nous ayons des moyens tout-puissants pour combattre ces maladies, soit qu'elle ne nous ait encore fait voir que l'impuissance de tous nos agents pour les modifier dans leur marche et leur terminaison.

Je sais bien que beaucoup de médecins penseront tout différemment, et rapporteront les indications thérapeutiques principales au diagnostic qu'ils croiront pouvoir établir par les lésions constantes et caractéristiques qui sont l'effet de ces causes. Cela est vrai quelquefois, mais

combien de fois aussi leur science ne serait-elle pas en défaut, même pour la maladie la plus commune, pour la syphilis ? Oui ; mais dans ces cas, disent-ils, ils ont recours à la connaissance de la cause pour établir le diagnostic. Je le veux bien ; mais qu'est alors leur diagnostic, si ce n'est la connaissance de la cause, qui leur a tout appris ? et n'est-ce pas comme s'ils disaient qu'ils ne connaissent pas la maladie, mais qu'ils savent seulement qu'ils ont à faire aux effets constants d'une telle cause ? Et leur thérapeutique quelle sera-t-elle ? Est-ce contre un ulcère, un tubercule, ou contre une inflammation qu'ils remarquent qu'ils dirigeront, ce que, du reste, ils n'auraient pas manqué de faire, s'ils n'avaient pas connu la cause, le traitement qu'ils vont mettre en usage ? Nullement ; mais ils agiront absolument comme celui qui ne connaîtrait que la cause, et ils emploieront ce que l'expérience leur a appris être le plus utile, sans savoir si c'est contre la cause ou l'effet qu'ils dirigent leur traitement. En effet, on ne sait pas encore si les causes spécifiques se trouvent dans l'économie en même temps que les maladies, et si elles y persistent autant qu'elles, ou bien si elles n'ont qu'une action momentanée disparaissant ou étant détruites après avoir produit leurs effets. S'il y a surtout doute, c'est pour les maladies non contagieuses ; pour les autres, la première idée est bien probable, car l'économie émet à chaque instant le principe capable de reproduire la même maladie, et il est difficile de croire que ce soit là seulement le résultat d'une modification imprimée dès l'abord à l'organisation par le principe contagieux ; il est bien difficile de ne pas admettre qu'il existe encore, et que la modification morbifique de l'individu ne soit pas entretenue par sa présence ; du reste, si nous en jugeons par analogie, la question est résolue. La gale était comme ces maladies avant qu'on ne connût l'acarus : on ne savait pas en la traitant si on combattait la cause ou ses effets ; aujourd'hui on sait que la cause persiste autant que la maladie, et que la médication antipsorique n'est bonne et efficace qu'autant qu'elle s'adresse à la cause. S'il en est ainsi pour les autres maladies spécifiques, et aussi par ce

que j'ai dit plus haut, je crois être en droit de soutenir que c'est la cause des maladies spécifiques qui est capable de donner les principales et fondamentales indications thérapeutiques ; et si toutes les conditions des maladies ainsi que celles-ci étaient suivies d'effets constants et toujours identiques, au moins pour ce qu'il y aurait de principal et d'important, on pourrait dire que presque toute la médecine se trouverait dans la connaissance des causes. Je ne veux cependant pas dire que toujours tout est dans la connaissance (je ne parle pas ici de la connaissance des causes en elles-mêmes, car toutes les causes spéfiques sont inconnues dans leur essence) de la cause spécifique, je veux dire seulement que c'est elle qui nous donne ou qui est la plus capable de nous donner les meilleures indications thérapeutiques ; car on peut connaître la cause, et ne rien pouvoir faire pour abréger, détruire la maladie ; encore dans ce cas, n'est-ce pas à dédaigner pour ne pas exposer peut-être la vie du malade ou le tourmenter inutilement par un traitement dangereux, et tout au moins inutile, sur lequel l'expérience a prononcé. Dans cette circonstance, j'aurais tort en apparence, et on me ferait bien voir que toutes les indications se tirent de la maladie et de l'état du sujet : par exemple, dans la variole. Et pourtant, que fait on dans la variole? en quoi consistent tous les traitements déjà employés ? Les uns, à laisser marcher la maladie dans des conditions hygiéniques favorables ; les autres, plus ou moins actifs, s'adressent-ils à la maladie? Pas le moins du monde, malgré tout ce qu'on a pensé faire, et bien qu'on l'ait cru quelquefois, mais à des symptômes, à des lésions secondaires, en un mot, à l'ombre de la maladie. Est-ce là une médecine basée sur des indications principales ? Je ne dis pas qu'elle ne soit parfois très-urgente, mais ce n'est là que parer un coup porté dans l'ombre par un ennemi dont on ne connaît ni les forces, ni les ressources : ne sommes-nous pas encore en droit de dire que la cause est la plus capable de nous donner les meilleures indications thérapeutiques ; seulement cherchons, en attendant, que l'expérience nous ait montré des moyens efficaces, si nous ne pouvons découvrir ce qu'est cette cause en elle-même.

En second lieu, on peut ne pas connaître la cause et guérir parfaitement la maladie à laquelle elle donne lieu. Eh bien! dans cette circonstance encore, je dis que savoir que l'individu a été exposé à une condition morbifique d'un caractère spécifique, serait un guide bien plus sûr que les phénomènes et les lésions morbides observables qui peuvent varier à l'infini, selon la constitution, les âges, le sexe, et les dispositions de chaque individu. Ne voit-on pas tous les jours de ces erreurs et de ces méprises, au lieu que la cause est toujours constante dans la nature de ses effets. D'après ce que nous venons de dire, on voit l'importance que l'on doit attacher à la connaissance des causes spécifiques.

Des causes occasionnelles.

Ce sont celles qui peuvent en quelque sorte provoquer toutes les maladies. Les maladies les plus différentes peuvent se développer à propos de la même cause occasionnelle; elles n'appartiennent à l'histoire spéciale d'aucune maladie, comme les causes des deux classes précédentes; elles n'agissent qu'avec le concours de la prédisposition; c'est un coup de fouet en quelque façon qui active celle-ci.

Si elles sont quelquefois faciles à distinguer des autres groupes de causes, il s'en faut bien qu'il en soit toujours ainsi. Le froid, par exemple, est-il cause déterminante du rhumatisme ou cause occasionnelle, ou bien même cause prédisposante? Des excès de régime qui se prolongent pendant plusieurs semaines sont-ils une cause prédisposante ou une cause déterminante? et ainsi de beaucoup d'autres. On le voit, un grand nombre d'influences peuvent ainsi être tantôt rangées dans une classe de causes, tantôt dans une autre, selon qu'elles auront une action momentanée et énergique, ou prolongée, lente et soutenue, et ceci même tient au principe sur lequel la division est établie. On pourrait ranger dans cette classe de causes presque toutes les influences et toutes les circonstances qui ont eté énumérées parmi les causes prédisposantes, et même quelques-unes placées parmi les causes

déterminantes : aussi tout ce que je dirai des causes occasionnelles devra s'entendre de celles dont je n'ai pas parlé, ou sur lesquelles j'ai passé rapidement.

Les indications thérapeutiques tirées de cette classe de causes ne sont pas celles qui offrent le plus d'intérêt, et c'est sans doute d'elles que M. le professeur Rostan a dit : Peu importe les causes dans le traitement des maladies. On ne peut le nier, un assez bon nombre d'entre elles n'apportent aucune modification dans le traitement qui doit être mis en usage pour une affection ; qu'elle soit produite par une cause ou par l'autre, la conduite du médecin sera la même. De ce nombre sont les causes passagères et momentanées dans leur action, qui ne concourent qu'à produire la lésion sans jamais exister avec elle ; mais il n'en est pas moins vrai que beaucoup offrent un assez grand intérêt pour les thérapeutistes.

Nous pouvons établir pour toutes ces causes, comme, du reste, pour toute espèce de causes et de quelque manière qu'elles aient agi, que la première indication qui se présente est celle-ci : soustraire le sujet à leur action. Cette indication une fois remplie, elles ne peuvent plus ordinairement introduire de modifications dans le traitement, et donner de direction spéciale au choix des moyens qui doivent être mis en usage. Je dis ordinairement, car il peut arriver que la cause, bien que disparue, puisse nous apprendre encore ce qu'il convient de faire. N'est-ce pas ainsi qu'on dit tous les jours : Votre maladie serait bien moins grave, si elle vous était arrivée d'une autre manière ? Par exemple, dans deux ophthalmies offrant à peu près les mêmes symptômes, mais dont l'une a été produite par un coup d'air, l'autre par une poudre irritante, telle que celle de garou, le traitement ne sera certainement pas le même. Une personne se présente à vous avec des douleurs à l'épigastre, éprouvant des nausées, de fréquents vomissements, du dégoût pour tous les aliments, et cela depuis huit jours ; vous allez avoir recours à des antiphlogistiques, ou tout au moins à des cataplasmes émollients sur l'épigastre, et cependant votre traitement ne vaudra rien. La cause de la maladie va vous l'apprendre : c'est un dégoût, c'est la vue d'un objet hideux qui a procuré tous ces

symptômes; recourez aux opiacés ou aux excitants diffusibles, faites violence à son inappétence, et tout va rentrer dans l'ordre. Ce que je dis là, je l'ai vu une fois à Strasbourg, dans la clinique de M. Forget, chez une femme, une domestique, qui avait été obligée de panser un ulcère carcinomateux de sa maîtresse, et rien chez elle n'annonçait une constitution nerveuse.

Comme nous venons de le dire, un bon nombre de ces causes peuvent cesser d'exister immédiatement après avoir produit leurs effets : c'est ce qu'on observe, par exemple, dans toutes les maladies qui naissent à propos d'un écart de régime, d'un refroidissement ou d'autres impressions passagères; les causes de fractures, de luxations, se trouvent dans la même catégorie, etc. Et comme nous venons de le dire aussi dans ces cas, il n'y pas autre chose à faire, dans la généralité des cas, que de combattre la maladie par les moyens que l'art possède, quelle que soit d'ailleurs la cause qui l'ait déterminée. Mais aussi souvent ces causes continuent d'exister (ce qui doit surtout s'entendre des causes prédisposantes et aussi de quelques déterminantes), et par la prolongation de leur présence, elles peuvent de plus en plus ajouter à l'énergie de leur action première, à l'intensité des effets produits. Il faut donc se hâter de les éloigner ou de les détruire, s'il est possible : c'est sur la connaissance bien exacte, bien précise des propriétés de ces différentes causes, et sur celle de leur mode d'action et de la durée de leur application, que le médecin doit toujours s'appuyer pour le choix du meilleur moyen capable d'y parvenir, et pour prendre telle ou telle précaution que la nature si variée de ces causes peut rendre nécessaire, si on veut arriver à son but. Tout ceci est trop évident pour que je cherche à l'appuyer par des exemples.

Non-seulement la connaissance des causes nous donne l'indication de les éloigner ou de les détruire, comme mettant un obstacle toujours présent à l'efficacité des meilleures médications, mais encore elle nous montre assez souvent ce qu'il faut faire, comme nous venons de le voir, et aussi ce qu'il ne faut pas faire : faire éviter au malade

l'ennui et les tourments d'une médication dont le moindre inconvénient est d'être inutile, et empêcher le médecin de perdre sa réputation, si même cette réputation n'augmente pas, en le mettant à même de pouvoir prédire le résultat de son traitement ou de celui d'un confrère. Tel est encore l'avantage qu'on retire souvent de la connaissance des causes morbifiques. Je trouverais de nombreux exemples pour appuyer cette proposition ; mais de tous je n'en citerai qu'un ou deux, de crainte d'être trop long.

Quelle différence dans le traitement pour les trois cas suivants : Une personne se présente avec les membres inférieurs infiltrés, et on apprend qu'elle a été exposée au froid, à l'humidité : le traitement est aussitôt décidé. La deuxième, du même âge, de la même constitution, a aussi un œdème des membres inférieurs, et elle dit qu'il y a déjà quelque temps que les digestions se font mal, que l'appétit s'est perdu, qu'elle endure depuis un temps plus ou moins long des fatigues, des veilles prolongées : dès lors encore plus de doute pour le traitement. La troisième présente les mêmes conditions ; seulement elle dit qu'elle souffre depuis longtemps dans la fosse iliaque droite ; on explore, et on trouve une tumeur assez considérable. Ici promettra-t-on la guérison ? donnera-t-on des sudorifiques, des diurétiques, des excitants, des toniques, des analeptiques ? Certainement non, et on pourra prédire à coup sûr le résultat de toutes ces médications. Je ne dirai rien d'autres suppositions qu'on peut encore faire, et qui se présentent journellement à l'observation. Toutes les paralysies ne se trouvent-elles pas dans les mêmes cas, ainsi que les ictères ? Et même pour une question qui a beaucoup occupé les chirurgiens ces années dernières, pour le strabisme, ne veut-on pas tirer l'indication si l'on doit opérer ou non, de la cause qui a produit cette difformité ? Pour les ankyloses, n'est-ce pas souvent la cause qui vient nous apprendre si on doit les traiter ou non, si elles surviennent après un repos forcé ou non, ou bien après une affection plus ou moins grave de l'articulation ?

CONCLUSIONS.

La conclusion et la conséquence de tout ce que j'ai dit, si je ne me suis pas entièrement trompé, c'est que les causes sont toujours bonnes, presque toujours utiles, très-souvent d'un haut intérêt, et assez souvent nécessaires et indispensables à connaître pour le traitement des maladies ; que, sans leur connaissance, on commettra à chaque instant de graves et grossières erreurs dans le choix des moyens thérapeutiques ; heureux encore si ces erreurs n'ont pas les suites les plus funestes pour les malades et aussi pour le médecin.

Ce qui ressort encore, c'est que les médecins ne sauraient apporter trop de soins et d'attention à rechercher les causes des maladies, et à connaître le plus qu'ils pourront leur nature et leur mode d'action, puisque les indications thérapeutiques qu'elles sont capables de fournir sont d'une si grande importance. C'est une étude qui est bien digne d'occuper les médecins les plus distingués, et je m'étonne d'entendre dire, de lire quelquefois, qu'il y a encore des médecins qui négligent la connaissance des causes, qu'ils regardent comme superflue.

A mon tour, je puis donner lieu à l'étonnement, et on pourra bien s'inquiéter de savoir comme je prétends soigner un malade, puisque j'accorde un si grand intérêt à une foule de circonstances et de conditions qui exigent des moyens différents et quelquefois opposés, et cependant dont beaucoup ne peuvent manquer de se rencontrer chez le même malade ; et alors, comment ferai-je pour mettre d'accord tout ce que j'ai dit ? Je suis loin de nier que chaque malade ne puisse offrir un grand nombre de ces conditions différentes et pouvant réclamer chacune des soins et des moyens particuliers ; mais ne pouvant satisfaire à la fois aux indications de toutes ces circonstances et de toutes ces conditions (ce qui constitue les indications et les contre-indications), un choix devient nécessaire, ou plutôt un balancement,

si je puis parler ainsi, une comparaison entre toutes ces indications, pour voir celles qui doivent être négligées, et dans quel degré elles permettent que les autres soient remplies, d'abord pour ne pas nuire, et ensuite pour faire tout ce qui peut être le plus avantageux au malade. C'est surtout dans ce choix, dans cette nouvelle indication ressortant de toutes les autres et les dominant toutes, dans ce jugement fort difficile quelquefois et même presque toujours, qu'on reconnaîtra le véritable médecin, et celui-là sera le meilleur qui saura toujours faire comme dit un philosophe : de deux maux il faut prendre le moindre, c'est-à-dire que, ne pouvant combattre à la fois toutes ces circonstances et toutes ces dispositions vicieuses, il saura toujours, pour éliminer, détruire les plus pressantes et les plus graves qui s'opposent à la guérison, au rétablissement du malade, choisir le traitement le mieux approprié à toutes ces conditions, dont l'appréciation à leur juste valeur demande un homme versé dans l'étude de l'organisme sain ou malade, connaissant ses ressources, et sachant en quelque sorte mesurer les puissances qui entravent le jeu régulier de ses fonctions, qui est plein de sagacité, et possède un jugement droit et solide ; et on ne saurait trop répéter, après M. le professeur Rostan, que la médecine est dans la science des indications.

II.

Exposer le traitement qu'il convient d'employer après la cystotomie.

Dans le traitement après la cystotomie, comme dans toutes les plaies graves, on doit s'occuper : 1° des soins que réclame la plaie résultant de l'opération, du pansement ; 2° de prévenir les accidents ; 3° de combattre ceux que l'on n'a pas pu prévenir.

1° *Du pansement.* — Il n'y a rien de bien particulier : après l'opération de la taille périnéale, on fait quelques injections dans la plaie et jusque dans la vessie, afin d'entraîner toutes les matières étrangères et de nettoyer la plaie; on éponge le malade et on le reporte, sans aucun autre pansement spécial, dans son lit, qui doit être garni d'une toile cirée et d'alèzes épaisses destinées à recevoir l'urine; il doit être couché sur le dos, la tête légerement élevée, les cuisses rapprochées et médiocrement fléchies sur le bassin, à l'aide d'un traversin passé sous les jarrets, afin que toutes les parties soient dans un relâchement commode; un suspensoir, ou mieux encore, une serviette soutiendra le scrotum et le préservera du contact de l'urine; dans les premiers temps on doit changer souvent les alèzes qui sont sous le malade, pour entretenir la plus grande propreté autour de lui.

Dans la taille hypogastrique, le pansement est simple aussi : après les injections, et avoir lavé et épongé la plaie, on introduit à travers cette plaie abdominale, jusque dans l'intérieur de la vessie, une mèche de coton ou de linge effilée qu'on ramène dans l'angle inférieur de la plaie, dont on rapproche médiocrement les bords sur elle avec des bandelettes de diachylum; la plaie est ensuite recouverte d'un linge fenêtré, enduit de cérat, puis de gâteau de charpie, de compresses carrées et d'un bandage de corps, médiocrement serré; on a soin de renouveler souvent, surtout dans les huit premiers jours, les diverses parties de l'appareil qui sont bientôt imbibées par le suintement continuel et goutte à goutte de l'urine.

Je ne parle pas de la taille recto-vésicale, parce que je la crois à peu près abandonnée aujourd'hui.

Je ne parlerai pas non plus du traitement employé après la cystotomie pratiquée chez la femme, parce que cette opération est assez rare chez elle, et que d'un autre côté le traitement de la taille hypogastrique est le même chez l'homme et chez la femme.

2° *Prévenir les accidents.* — On agit ici comme dans toutes les plaies graves : on prescrit un repos aussi complet que possible du corps

et de l'esprit, une abstinence sévère des aliments, quelques boissons délayantes ; il est bon aussi de prescrire, le jour de l'opération, une potion antispasmodique, afin de calmer l'agitation morale et d'apaiser l'ébranlement nerveux qui a pu avoir lieu ; puis on surveille attentivement le malade, et il faut se tenir toujours prêt à agir au moindre signe inquiétant qui peut survenir dans l'état du malade; s'il n'arrive point de complications, on voit alors la solution de continuité suppurer, diminuer d'étendue, et l'urine reprendre graduellement la voie de l'urèthre; enfin, la cicatrisation fait des progrès de plus en plus rapides, jusqu'à ce qu'elle soit terminée.

3° *Combattre les accidents.* — Le premier accident qui puisse arriver est l'hémorrhagie, qui est surtout à craindre dans la taille périnéale, et seulement observée quelquefois dans la taille hypogastrique. Si l'hémorrhagie est lente et peu abondante, et qu'elle ait lieu chez un sujet adulte, robuste, on doit attendre et ne rien faire pour l'arrêter : elle peut produire un affaiblissement salutaire, et un dégorgement local susceptible de prévenir les accidents d'irritations qu'on a tant à redouter. Mais s'il en est autrement, ou bien qu'elle persiste et que le sujet s'affaiblisse, il faut se mettre en devoir de l'arrêter : on emploiera la ligature quand on le pourra, ou la torsion, le tamponnement, auquel on doit avoir recours le plus rarement possible, ou on se servira des astringents et des styptiques.

L'infiltration urineuse. — C'est l'accident le plus grave qui puisse arriver après l'opération de la taille, et il est surtout à redouter dans la taille hypogastrique, dans laquelle il forme l'accident le plus fréquent et le plus dangereux, et on ne doit pas s'étonner que les chirurgiens aient fait tant d'efforts pour trouver des moyens capables de l'empêcher ; mais tous les moyens qu'ils ont inventés sont trop incertains dans leurs applications, et très-rarement supportés : c'est pour cette raison que la plupart des chirurgiens d'aujourd'hui se contentent de la mèche de linge effilée, comme je l'ai dit. Dans ce cas grave, on

ne peut avoir recours aux saignées, mais il faut plutôt employer un régime anti-putride, par exemple les limonades citriques, minérales, des boissons acidules, les toniques, les amers, etc.; et si quelque chose peut en borner les ravages, ce sont des incisions pratiquées sur toutes les parties infiltrées et même dans les environs, partout où on peut le faire sans danger; et on panse ensuite les plaies comme il sera dit pour les abcès auxquels elles ne manquent jamais de donner lieu.

Abcès. — Ils peuvent se produire sous l'influence de deux causes bien différentes : la première provient des dégâts considérables qui ont eu lieu dans l'opération, ou d'une réaction, une inflammation trop vive; la seconde tient à l'infiltration urineuse. Les abcès résultant de la première cause sont les moins graves et compromettent moins souvent la vie de l'individu; après les avoir ouverts, ils suivent la marche des inflammatoires, et n'offrent rien de particulier; ceux de l'autre cause sont beaucoup plus graves, et on donne pour précepte de faire des incisions profondes et de panser ensuite les plaies avec de l'eau-de-vie camphrée, la décoction de quinquina, ou de l'eau chlorurée.

Il peut encore survenir une péritonite, soit que le péritoine ait été lésé ou non, mais elle ne présente rien de particulier dans son mode de traitement, qui est le même que pour les péritonites dues à d'autres causes. J'en dirai autant de la paralysie de la vessie, de la rétention d'urine, que causent parfois des caillots, le boursouflement de la plaie, l'inflammation du col vésical ou de la prostate, l'incontinence d'urine, des syncopes, des convulsions, des inflammations viscérales, qui peuvent survenir; tous ces accidents n'exigent pas d'autres soins que ceux qui sont généralement indiqués à l'occasion de ces maladies.

III.

Des anastomoses que présentent entre elles les trois branches du tronc cœliaque.

La coronaire stomachique ou la gastrique supérieure se termine en s'anastomosant avec la pylorique, branche de l'hépatite.

La gastro-épiploïque droite vient aussi, en se terminant sur le grand cul-de-sac de l'estomac, s'anastomoser avec la gastro-épiploïque gauche, branche de la splénique.

Les vaisseaux courts venant de l'artère splénique gagnent le grand cul-de-sac de l'estomac, et jusqu'au cardia vont s'anastomoser avec les branches cardiaques fournies par la coronaire stomachique.

IV.

Déterminer les conditions de l'équilibre stable dans un corps flottant hétérogène. Application à l'immersion du corps de l'homme dans l'eau.

Un solide, hétérogène ou non, plus léger que l'eau, le surnage en partie et déplace un volume d'eau dont le poids est égal au sien: ce qui ressort du principe d'Archimède; et par conséquent il y a équilibre, entre deux forces, entre le poids du solide qui tend à le faire descendre, et la pression du liquide qui tend à le faire remonter. Mais les particules des liquides dans lesquels s'enfoncent les corps étant éminemment mobiles, un corps flottant ne peut être en équilibre stable que

dans certaines conditions déterminées. Il y aura équilibre stable quand le centre de gravité du corps flottant sera placé au-dessous du centre de gravité de la masse d'eau qu'il déplace, car la pression du liquide autour du corps se résout en une résultante, dont l'action est appliquée au centre de gravité du corps flottant, et alors les choses se passent comme si le corps flottant était suspendu par le centre de gravité de la masse d'eau.

Ainsi, deux conditions sont nécessaires pour que l'immersion du corps de l'homme dans l'eau ait lieu sans aucun danger : 1° qu'il présente, revêtu ou non d'habillement ou portant quelques objets ou appareils, un volume capable de déplacer une quantité d'eau pesant plus que lui et ce qui l'entoure; tous les nageurs savent que, quand ils retiennent leur haleine, comme ils disent, après une forte inspiration, ils restent plus facilement sur l'eau ; c'est parce que leur corps est augmenté de volume ; 2° que le centre de gravité du corps de l'homme et de ce qui lui est appliqué soit au-dessous de celui de la masse d'eau déplacée. C'est ce qu'on fait en s'attachant sous les bras des vessies remplies d'air: on augmente son volume sans changer presque son centre de gravité, qui est au bassin; et tous ceux qui apprennent à nager n'ignorent pas les services que peuvent leur rendre ces vessies. Mais si on voulait, dans le but d'augmenter son volume, placer quelques appareils légers dans des endroits du corps plus bas, comme aux reins ou aux cuisses, on serait obligé, pour empêcher la submersion de la tête, d'attacher aux pieds ou aux genoux des substances lourdes, comme du fer, des pierres, etc., et en même temps de proportionner le volume de l'objet destiné à ce but, afin que le centre de gravité se trouvât toujours placé plus bas que celui de la masse d'eau déplacée.